

Littérature, théorie et cul-de-sac

André Brochu

Volume 37, Number 4 (220), August 1995

Littérature et théorie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32318ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brochu, A. (1995). Littérature, théorie et cul-de-sac. *Liberté*, 37(4), 7–13.

ANDRÉ BROCHU

LITTÉRATURE, THÉORIE, CUL-DE-SAC

Les rapports entre littérature et théorie sont changeants. C'est surtout au cours des années soixante-dix que la théorie a commencé de s'imposer dans les études littéraires, en relation avec l'ambition de fonder une science de la littérature qui aurait présenté les mêmes garanties de rigueur que la linguistique. D'ailleurs, à cette époque, la théorie littéraire coïncidait à peu près avec ce qu'on appelait la poétique et, grâce à Roland Barthes et à quelques autres, sur la lancée des travaux de Jakobson, de Benveniste et des formalistes russes, elle importait des notions telles que signifiant et signifié, énonciation, métalangage, etc. et les appliquait aux réalités littéraires. Un peu plus tard, aux notions d'origine linguistique, on en a adjoint d'autres provenant des sciences humaines telles que la psychanalyse et, surtout, la sociologie, et on a constitué ainsi de nouveaux champs de recherche, telle la sémiotique. La théorie devint alors une science des formes du discours, applicable au discours littéraire, mais aussi à toute autre forme de discours. De par sa nature, la théorie ne peut chercher à rendre compte de la spécificité d'un langage, et c'est en cela qu'elle s'est développée en opposition avec la critique littéraire proprement dite, qui a pour visée essentielle la compréhension du singulier.

Au cours des années quatre-vingt, la théorie a pris du recul devant les tâches descriptives qu'elle se donnait à l'origine, et elle a cessé de s'inspirer d'abord et avant tout de la linguistique. C'est ainsi que le discours de Lacan (qui, bien entendu, n'est pas étranger à la linguistique, mais on pourrait en dire autant de tout le discours des sciences humaines depuis les années soixante ; il y a tout de même une spécificité proprement psychanalytique de la pensée lacanienne) inspire directement certaines élaborations théoriques en rapport avec les textes. L'herméneutique de Ricœur également. Et puis Bourdieu qui, plus réducteur que quiconque, semble pourtant survivre à l'effondrement des analyses marxistes. De purs théoriciens comme Alain Badiou ont édifié de magnifiques châteaux de cartes au confluent de disciplines rares, sans souci pédagogique marqué. Ce ne sont là que des exemples d'une activité spéculative plus ou moins poussée, qui prend appui sur les textes pour réfléchir soit sur la littérature, soit sur le sens, soit encore sur le sujet. La théorie ignore volontiers la distinction entre les genres ou les disciplines, puisqu'elle cherche de nouveaux fondements pour de nouveaux objets, et permettra ainsi de révéler des aspects inédits des choses (des textes).

Mon affaire à moi n'est pas la théorie, mais plutôt la critique. Or, si la théorie commence aujourd'hui à révéler ses limites, victime de sa prolifération et de l'éparpillement qui s'en est suivi depuis belle lurette, la critique a cessé depuis longtemps de s'imposer comme la voie royale des études littéraires. Ce n'est pas un hasard. La critique a sans doute beaucoup fait pour attirer l'attention sur le texte, après une longue période où la critique universitaire avait privilégié l'histoire littéraire et fait porter ses efforts sur la connaissance de l'écrivain plutôt que sur celle de l'œuvre. On a découvert

l'autonomie du texte littéraire par rapport au contexte biographique et social, et on a cherché les moyens d'analyser l'œuvre, de la lire. Il s'est agi alors de *comprendre*, c'est-à-dire de déceler la relation entre tous les éléments qui composent cette totalité signifiante qu'est un texte. Mais pour éviter la paraphrase, aller au-delà de la simple description du contenu, il convient de faire appel à des schèmes de compréhension et d'analyse qui appartiennent au savoir contemporain. Comment éviter de passer par ces grandes herméneutiques que sont la psychanalyse, le marxisme ou leurs prolongements plus récents ? La dimension imaginaire d'un texte est impossible à saisir en ses articulations sans le recours à une certaine connaissance du symbolique, qui fait appel à Freud, mais aussi à Bachelard, à Jung, à Eliade, à Durand... En somme, la critique littéraire ne se constitue pas en théorie du texte ; elle ne vise rien d'autre qu'à faire découvrir, par-delà le sens immédiat, littéral du texte, un sens médiat, littéraire. Cependant, on comprend très bien que, faisant appel au savoir, elle puisse être tentée à la longue par l'aventure théoricienne.

Car un savoir du particulier, même s'il requiert beaucoup de réflexion, de minutie, de rigueur, concerne un point seulement de la vaste constellation des textes, et s'adresse — surtout si l'auteur va « en profondeur » et s'attache à renouveler la lecture par l'application de concepts peu attendus — aux rares spécialistes capables de passer par les cheminements empruntés par le critique, et désireux de le faire. Bref, la « nouvelle critique » des années cinquante n'était certainement pas de nature à régler le problème des rapports entre la critique universitaire et le « grand public » ou, disons mieux, le public cultivé. De ce point de vue, la critique inaugure l'ère du savoir littéraire abstrait, si l'on entend par là un discours sur les textes inaccessible, par sa trop grande

spécialisation, au lecteur non formé ; plus encore, un métalangage nécessitant souvent de plus grands efforts de compréhension que l'œuvre elle-même. À la limite, c'est l'œuvre qui permet de comprendre son commentaire « savant », et non l'inverse...

La critique littéraire (universitaire), qui produit des textes non autonomes parce qu'essentiellement dépendants des textes dont ils parlent, et tributaire aussi de savoirs peu accessibles aux « profanes », apparaît dès lors comme très fragile et, du reste, vouée à un renouvellement incessant. Elle vient ajouter une épaisseur de commentaire à des textes qui existent fort bien par eux-mêmes, et dont l'interprétation risquera toujours de passer pour une réduction quelque peu caricaturale, malgré les grossissements didactiques... Barthes présentait le travail de la critique comme la mise en pièces du texte suivie d'un remontage, de façon à faire apparaître son intelligibilité. Mais le corps morcelé laissera toujours fuir la grâce, la vie initiales.

Pour parer à cette fragilité, le critique prendra appui sur des considérations qui visent le général, et c'est ainsi que la théorie lui apportera un secours qui risque de devenir vite une dépendance. Mais il y a d'autres secours possibles. L'érudition redevient une grande tentation, après une époque où l'interprétation a conduit à des méconnaissances du texte. Ce dernier ne saurait être compris sans référence à son contexte. Je ne parle pas ici que du sens immédiat, ou sens littéral, qui s'éclaire de l'élucidation des allusions culturelles et référentielles, ou de la simple connaissance du lexique de l'époque, de la région... Le sens médiat, proprement littéraire, qui est inépuisable dans le cas des grandes œuvres, ne peut être appréhendé sans des vues précises sur la série où le texte s'inscrit, et sur l'ensemble de l'intertexte.

*

Dans un livre toujours d'actualité¹, Jean Starobinski faisait une distinction entre une théorie a posteriori, celle du critique qui, après avoir longuement travaillé sur les textes, dégage quelques conclusions de caractère général et réfléchit sur le fonctionnement du texte à partir de sa pratique ; et une théorie a priori, comme on en trouve dans les sciences, où la constitution d'un modèle formel est un préalable à l'expérimentation. Dans les études littéraires actuelles, on privilégie plutôt cette dernière conception, du moins dans le peloton « d'avant-garde ». Au niveau des programmes d'études, on confond volontiers les deux formes de théorie, sous le vocable œcuménique des *méthodes*. L'important, c'est que l'étudiant ait un certain nombre de grilles pertinentes à appliquer aux textes ; et l'originalité de sa réflexion — nullement requise avant l'étape du doctorat — consistera à bien jouer de ces grilles et, si possible, à les refondre en partie de façon à produire des effets de théorie nouveaux.

Le souci des œuvres, alors, n'est guère déterminant ; d'autant plus que la théorie amène fréquemment une focalisation sur le hors-texte ou le paratexte, comme si l'essentiel avait été dit sur le texte lui-même. Mais sans doute s'agit-il plutôt d'un désintérêt à l'égard de ce dernier qui, comme tel, échappe à la visée généralisante de la théorie. D'autre part, on peut se demander si le texte littéraire, de nos jours, continue à soulever les mêmes ferveurs qu'au dix-neuvième siècle (où la critique est née) et pendant la première moitié du vingtième. La saturation du marché culturel et littéraire ; la démocratisation aussi de l'écriture, devenue un moyen d'expression beaucoup plus accessible qu'autrefois ;

1. *La Relation critique*, Paris, Gallimard, « Le Chemin », 1970, p. 9-10.

l'encombrement de la bibliothèque « idéale », celle des grands classiques qu'on n'en finit plus de revisiter et de réhabiliter ; le discrédit relatif jeté sur l'imprimé depuis le développement prodigieux de l'audio-visuel ; l'ébranlement des réflexes culturels et intellectuels par une technologie informatique aux développements imprévisibles, tous ces facteurs nous rendent conscients que le « texte » est lui-même aussi fragile que les méthodes critiques qui ont prétendu en rendre compte. La théorie, dès lors, peut constituer une solution de rechange, une solution forcément temporaire, ou alors la théorie devra se développer pour elle-même, sur les ruines de la littérature, de la philosophie et de quelques sciences humaines auxquelles elle empruntera, en les refondant totalement, les éléments de sa problématique.

C'est un fait que, pour l'instant, la théorie permet d'interroger la littérature en gommant sa spécificité, qui n'intéresse plus guère le « chercheur ». Une fausse étymologie fait de la théorie le « regard de Dieu » jeté sur les choses, mais les ténors de l'heure, au Québec du moins où la sociocritique a plus d'importance qu'en France même, s'entendent plutôt pour désacraliser le texte et, en somme, le réduire à la platitude d'un document parmi d'autres au sein du discours social. Il paraît que la polysémie, le sens inépuisable qu'on reconnaissait autrefois à l'œuvre sont d'abominables mystifications bourgeoises ! La théorie est-elle responsable de cette nouvelle inquisition ? De fait, ce qui menace la littérature, le sens littéraire, c'est moins la théorie elle-même que le regard aplatissant jeté sur les œuvres par tous ceux qui en veulent faire un commode objet de recherche, donc un document réduit à la monosémie du sens immédiat.

Quoi qu'il en soit, on ne peut s'interroger sur la légitimité de la théorie ou de quelque autre avenue des études littéraires sans prendre en considération les

problèmes de fond qui se posent aujourd'hui à la pratique littéraire dans son ensemble, et à ce qu'il faut bien appeler *l'institution* où elle s'exerce, elle-même en relation avec une institution universitaire également problématique.